

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

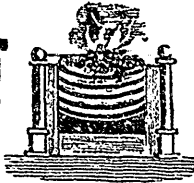
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

L'AMI DU CHATEAU ; (suite) ; POÉSIE.

L'AMI DU CHATEAU.

[SUITE.]

III.

Il était minuit, et tous les hôtes du château de Sivry étaient déjà couchés depuis longtemps. Les hommes avaient passé le soir à jouer aux échecs dans le grand salon ; les dames avaient pris leur ouvrage de tapisserie ou des romans ; puis, après avoir causé des événements de la journée et surtout du lamentable épisode du chien, on s'était retiré de bonne heure pour se reposer après une journée de fatigues.

Au moment où l'horloge fêlée de la chapelle du château sonna lentement douze fois, le chevalier sortit mystérieusement de sa chambre et descendit un escalier qui conduisait au jardin. Il n'avait pas de lumière, et, obligé de prendre les plus grandes précautions pour ne pas être entendu, il craignait que la porte extérieure en s'ouvrant n'attirât l'attention de quelques uns des domestiques ; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude ; non seulement la porte n'était pas verrouillée, comme elle eût dû l'être à cette heure avancée, mais encore elle était entre-baillée et on eût pu croire qu'elle venait de livrer passage à quelque promeneur nocturne plus diligent encore que le chevalier.

— J'ai été prévenu, murmura-t-il en pinçant les lèvres ; c'est bien.

Il s'avança rapidement du côté de la serre, où il savait que devait avoir lieu le rendez-vous d'Albert avec cette femme mystérieuse que le chevalier désirait si ardemment connaître.

La nuit était calme et belle ; le ciel était pur et étoilé ; aucun nuage ne venait cacher par intervalles la lune brillante et dans son plein. La campagne était plongée dans un silence solennel ; seulement parfois de légères bouffées de brise, en s'engouffrant dans les grands arbres du parc, en

tiraient des sons doux et faibles comme des soupirs, et quelques chauve-souris qui avaient établi leur gîte dans les combles du manoir fouettaient l'air tiède avec leurs ailes cotonneuses et faisaient entendre leurs petits cris brefs et argentins en chassant aux papillons de nuit.

Après avoir fait quelques pas, le chevalier se retourna vers le château pour être sûr qu'il ne pouvait être épié de ce côté ; le vieil édifice était noir et silencieux, ses tourelles minces et affilées se dessinaient nettement sur le ciel. Une seule lumière brillait encore à l'une des fenêtres, que le chevalier savait dépendre de l'appartement du comte.

Sans doute cette veille nocturne à une heure aussi avancée avait une signification dans la pensée de M. Clermont, car il resta un moment rêveur, en contemplant cette lumière isolée semblable à une étoile. Mais, secouant promptement l'émotion que cette vue lui avait causée, il se remit en marche pour atteindre le lieu du rendez-vous.

Le jardin était vaste et parfaitement tenu. Les allées droites et bien sablées étaient bordées symétriquement de plates-bandes pleines de fleurs qui abandonnaient au souffle de la nuit des odeurs fraîches et enchantées. Ces plates-bandes entouraient des boulingrins flanqués çà et là d'ifs taillés en berceaux, en vases, en obélisques, de thuyas, de pins, de sorbiers, d'acacias et d'autres arbustes fleuris ou odoriférants. Au centre de chacune de ces nappes de gazon s'élevait soit un vase de bronze, soit un cadran solaire, soit une statue blanche, qui, à la pâle lueur de la lune, semblait être un fantôme menaçant les vieilles tours de Sivry.

On conçoit, d'après cette description, qu'il devait être assez difficile de se cacher dans ce jardin, derrière le feuillage grêle et rare de ces arbrisseaux de luxe symétriquement alignés ; aussi le chevalier ne douta-t-il pas un instant que la dame du rendez-vous pût lui échapper si réellement elle était dans le jardin.

Il s'avança donc, toujours en silence et redoublant de précautions afin de ne pas être aperçu ; il parvint à un tilleul isolé qui, le couvrant entièrement de son épais feuillage, lui permettait de voir sans être vu ce qui se passait près de la serre.

Comme c'est l'usage pour les orangeries, on avait abattu tout ce qui pouvait produire de l'ombre à l'entour, et il était résulté de cette disposition qu'un grand espace entièrement privé d'arbres régnait à l'entour de la serre. On avait fait de toute cette partie un jardin potager où se cachaient humblement les légumes qui devaient passer de là dans les cuisines du château. Cette espèce de bas-jardin, à cause de sa prosaïque destination, était d'ordinaire peu fréquenté, et les hôtes élégants de Sivry s'arrêtaient à la limite du jardin d'apparat.

Or, au milieu de cet espace découvert, sur une petite esplanade qui longeait la serre, le chevalier aperçut en ce moment deux personnes qui se promenaient en causant si bas que les paroles ne pouvaient arriver jusqu'à lui au milieu du calme. L'une n'était pas bien difficile à reconnaître : c'était Albert ; il avait le même costume que la veille, et la nuit était assez claire pour qu'il fût possible de reconnaître ses traits à quiconque l'aurait vu une fois. Quant à sa compagne, car c'était une femme, il n'était pas tout à fait aussi facile de deviner qui elle était. Soit pour se garantir de la fraîcheur de la nuit, soit pour défigurer, par un excès de précaution, les regards indiscrets, elle était enveloppée dans un mantelet noir à capuchon, qui empêchait non-seulement de distinguer ses traits, mais encore sa taille et sa tournure. On eût dit un de ces dominos trompeurs qui, à un bal masqué, couvrent aussi bien une jeune élégante qu'une vieille surannée, et ne laissent pas distinguer une dame des halles d'une duchesse du faubourg Saint-Germain. Le pauvre chevalier jouait de malheur.

Cependant, il ne se découragea pas. Disposé à marcher brusquement vers les deux promeneurs, s'il le fallait, et convaincu qu'ils ne pouvaient plus lui échapper, il songea au moyen de se rapprocher d'eux le plus possible, afin d'écouter quelques paroles de leur conversation. Dans toute autre circonstance peut-être, sa délicatesse se fût effarouchée d'une pareille démarche ; mais nous croyons avoir dit qu'il avait le plus haut intérêt à savoir la vérité et l'importance de cette révélation lui fit oublier la déloyauté du procédé.

D'ailleurs la fatalité qui le poursuivait dans ses entreprises pour connaître la mystérieuse interlocutrice de Latouche ne lui permit pas de mettre à exécution son projet. A peine avait-il fait une douzaine de pas et, profitant du moment où les promeneurs lui tournaient le dos, s'était-il glissé comme un chat à travers les carrés d'un jardin potager, pour se trouver tout près d'eux lorsqu'ils lui feraient face, qu'un éclat subit, bruyant, inattendu, vint trahir sa marche. Oubliant l'endroit où il était, le chevalier venait de heurter avec

violence une cloche de verre qui se brisa en mille pièces avec fracas.

A ce bruit la dame poussa un cri perçant, se retourna et abandonnant le bras d'Albert, elle se jeta avec précipitation dans la serre, dont elle ferma la porte sur elle.

M. de Clermont, malgré tout son sang-froid, était resté abasourdi à la même place, tout honteux de sa gaucherie. Cependant, ne voulant pas qu'on pût profiter de sa mésaventure pour fuir, il se jeta en avant et parvint rapidement près d'Albert, qui, se voyant dans l'impossibilité de se cacher, résolut d'attendre le fâcheux qui s'avavançait, et au besoin de défendre celle qu'il aimait contre des entreprises indiscrettes.

Les deux hommes se regardèrent un moment d'un air embarrassé ; Albert ne savait pas précisément ce que pouvait avoir vu le chevalier ; et le mouvement de la dame avait été si rapide qu'il avait très bien pu croire qu'Albert était seul. Mais les doutes du jeune diplomate furent bientôt dissipés à cet égard quand il vit le chevalier regarder fixement la porte de la serre et quand il l'entendit lui dire avec ironie :

— Monsieur Albert me permettra de lui exprimer mon étonnement en le trouvant à cette heure chez M. de Sivry, lorsque tout devait me faire supposer qu'il dormait paisiblement dans la maison de son père à deux lieues d'ici ! Si j'avais pu savoir que cette nuit la promenade lui serait agréable dans ce jardin, je lui aurais donné les moyens d'y pénétrer sans qu'il eût besoin d'escalader la muraille, comme semble l'avoir fait M. Albert.

En même temps, il désignait par un geste malin les vêtements souillés de plâtre et de poussière qui prouvaient qu'Albert n'était pas entré par la porte.

— Vous raillez, monsieur, dit le jeune homme, rouge de confusion ; mais de quel droit m'interrogez-vous ? Que venez-vous faire ici vous-même ?... Que signifie...

— Eh ! eh ! monsieur Latouche, votre présence ici ne sera pas tout-à-fait aussi facile à expliquer que la mienne. Le jardinier m'a prévenu qu'un superbe géranium-triste a fleuri dans la serre, et comme vous savez que cette magnifique fleur ne s'ouvre qu'au milieu de la nuit, je venais pour l'admirer dans toute sa beauté, lorsqu'une misérable cloche à melon, sous laquelle j'eusse mérité de passer ma vie, s'est trouvée devant mon pied...

Albert bouillonnait d'impatience.

— Eh bien ! monsieur, dit-il en serrant les dents, que prétendez-vous faire ? que voulez-vous ici ?

—Belle question ! repliqua l'impitoyable chevalier en ricannant et en faisant un pas vers la serre, je vais examiner le géranium-triste... Venez-vous ?

Albert se jeta au devant de lui et le repoussa vivement.

—Monsieur, dit-il, tremblant de colère, votre conduite est infame !

—Ceci n'est pas diplomatique, monsieur le futur ambassadeur, et si vous caractérisiez ainsi ma conduite, que puis-je dire de la vôtre ?

En parlant ainsi, le chevalier cherchait toujours à s'approcher de la porte de la serre, mais Albert s'était posé devant lui avec détermination et semblait disposé à le repousser de toutes ses forces.

—Monsieur, dit-il avec énergie, je puis être étourdi, imprudent, peut-être, mais la seule épithète qui vous convienne, à vous, c'est celle de lâche !

Le chevalier sourrit dédaigneusement et répondit avec le même calme ironique :

—Un diplomate comme vous, monsieur, devrait savoir que les injures à côté des faits ne sont rien ou peu de chose. Mais vous êtes bien jeune, et vous n'êtes pas encore assez fort pour dissimuler si bien vos sentiments que le regard d'un simple homme du monde qui a un peu vécu ne puisse les pénétrer. Tenez, voulez-vous que je vous dise toute votre histoire, moi ? Voulez-vous que je vous raconte qu'elles ont été vos plus secrètes pensées ?

Monsieur, répéta Albert avec une espèce d'effroi, vous abusez de ma position ! éloignons-nous au nom de l'honneur, au nom du respect dû à la faiblesse...

—Non, non, il faut que vous m'entendiez, jeune homme, reprit le chevalier en élevant la voix, ici, à l'instant même, et s'il y a une leçon à tirer de mes paroles, vous ou d'autres, vous pourrez en profiter. Vous êtes rusé, monsieur Albert, mais comme je vous le disais, vous êtes trop jeune pour être ambitieux. Et bien, voulez-vous que je vous dise, moi, quelle est votre position au château de Sivry ? Vous poursuivez deux femmes, toutes les deux jeunes, belles, pourvues de ces agréments qui excitent l'admiration du monde, mais placées toutes les deux dans des positions bien différentes. L'une, riche et titrée, appartient à une ancienne et illustre famille ; l'autre est pauvre, sans nom, et sa famille est encore inconnue. Ces deux jeunes filles vous aiment peut-être également... Je l'ignore. Vous qui êtes ambitieux, vous aimez l'une, que vous ne voulez pas épouser, vous n'aimez pas l'autre à laquelle vous voudriez bien donner votre nom...

En ce moment un cri déchirant, quoique étouffé, se fit entendre dans la serre.

—Monsieur, dit Albert, d'une voix basse et menaçante, pas un mot de plus ! vous calomniez mes intentions !...

—Il y a de l'écho ici, dit le chevalier du même ton ironique en désignant la serre ; quant à la calomnie, monsieur Latouche, vous savez bien que c'est une arme avec laquelle on n'attaque pas en face. Oui, monsieur, je vous ai dit que vous n'aimiez pas une jeune héritière que vous vouliez épouser, et que vous aimiez une pauvre fille jusqu'à laquelle vous ne vouliez pas descendre. Tout cela est vrai ; malgré vos efforts, l'amour a été plus fort que l'orgueil. Maintenant, j'ai le droit, comme homme d'honneur et comme l'ami du chef de cette maison, peut-être par d'autres droits que vous connaîtrez plus tard, de savoir qu'elle est celles de ces deux femmes que vous avez amenées à vous accorder un rendez-vous. Il faut que je sache si vous avez été assez vil pour vouloir spéculer sur la séduction afin d'obtenir une femme qui est au-dessus de vous, ou assez lâche pour ravir une femme que vous croyez au-dessous son honneur, qui est son seul bien.

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton vivement accentué et dont les inflexions passaient sans éclat de l'ironie de l'homme du monde à la profonde indignation de l'homme de cœur, le chevalier se mit de nouveau en devoir de pénétrer dans l'orangerie, mais Albert le repoussa encore et s'écria, hors de lui, bannissant toute prudence :

—Vous n'entrez pas, monsieur, et dussé-je nous perdre tous, je périrais plutôt que de laisser trahir un secret dont je suis le gardien ; arrière donc ou sinon...

M. de Clermont réfléchit un moment, puis il reprit à voix basse :

—J'oubliais qu'un éclat pourrait parfaitement seconder les projets d'un séducteur tout disposé à obtenir par scandale ce qu'on aurait refusé à son mérite... Cependant, comme il m'importe personnellement de connaître la jeune imprudente...

Il s'arrêta tout à coup, car des sanglots se firent entendre dans la serre. La douleur et peut-être déjà les remords de l'inconnue produisirent plus d'effet sur le chevalier que toutes les menaces d'Albert. Il hésita un moment, et son interlocuteur, changeant de ton, lui dit avec l'accent de la prière :

—De grâce, monsieur, si mes instances ne peuvent rien sur vous, prenez du moins pitié des tortures de celle qui est là. Soyez sévère et injuste pour moi, mais laissez à une faible femme le secret qu'elle ne peut défendre... Je vous adjure, monsieur, de vous éloigner avec moi...

—Soit, dit le chevalier en élevant la voix de manière à être entendu de la personne de l'orangerie ; mais qu'elle songe aux paroles que j'ai prononcées et qu'elle médite mes jugements sur vous.

Puis il fit signe à Albert de le suivre, et tous les deux se retirèrent à une extrémité du jardin, de manière à ne pas gêner la retraite de la dame mystérieuse. A peine eurent-ils disparu derrière une touffe de feuillage que la porte de la serre s'ouvrit précipitamment et l'inconnue, toujours enveloppée dans sa mantille, courut avec la rapidité d'une gazelle dans la direction du château. M. de Clermont et Albert, sans la voir, entendirent seulement un léger bruissement dans le feuillage semblable à celui qu'eût produit une bouffée de brise. Après un moment d'attente, le chevalier reprit d'un ton dégagé, comme s'il ne venait pas de se passer entre lui et le jeune homme une scène violente :

—Je crois maintenant que notre belle aventure a regagné sa chambre ; et nous pouvons causer entre nous...

—Silence ! dit Albert avec un signe d'inquiétude ; il m'a semblé... Est-ce qu'on aurait entendu ?

—Cela est bien possible ; vous avez assez crié pour cela, monsieur le diplomate en barbe. Voyons de quoi il s'agit.

Au même instant, ils distinguèrent en effet plusieurs voix qui se faisaient entendre tout près du château. Cependant, une seule fenêtre avait encore de la lumière, et, dans l'encadrement brillant qu'elle formait, le chevalier reconnut la forme vague d'un homme qui, debout et immobile, semblait chercher à voir ce qui se passait.

—J'ai peur que notre sottise altercation n'ait donné l'alerte au château, dit rapidement le chevalier, et il serait fâcheux que la figure que vous voyez là-bas à la fenêtre de cette tourelle pût se douter de ce qui s'est passé... Mais j'oublie, continua-t-il en entraînant Albert, que votre présence extraordinaire ici dans un pareil moment pourrait être un scandale de plus, et, comme vous ne pouvez décemment prendre le chemin par lequel vous êtes venu, je vais vous ouvrir la petite porte du parc, dont j'ai la clé sur moi.

Ils s'avançaient rapidement tous les deux dans la direction indiquée, quand tout à coup, au détour d'une allée, il se trouvèrent face à face avec un homme qui semblait chercher quels étaient les mystérieux promeneurs.

—Qui va là ? demanda-t-il brusquement en s'arrêtant.

—Silence ! dit tout bas le chevalier.

Il venait de reconnaître Antoine, le valet de chambre du comte.

—C'est moi, monsieur Antoine, dit-il tranquillement ; ne pouvant dormir, je suis venu prendre le frais avec monsieur, que voici...

Le domestique les regarda fixement l'un et l'autre ; Albert se retourna un peu pour n'être pas reconnu. L'examen d'Antoine fut court, il salua profondément et s'éloigna en murmurant :

—Excusez-moi, monsieur le chevalier.

Ils continuèrent leur route et M. de Clermont reprit en hochant la tête d'un air pensif :

—Je n'aime pas tout ceci... pourvu que ce vieux fou ne vous ait pas reconnu et que la demoiselle ait pu rentrer au château sans être aperçue... imprudent !

Bientôt ils arrivèrent à la petite porte, que le chevalier ouvrit avec précaution. Mais avant de disparaître dans le parc, dont il connaissait toutes les issues, Albert, qui avait à peine prononcé deux paroles depuis qu'ils avaient quitté la serre, chercha dans l'ombre la main du chevalier et lui dit d'un ton bas et pénétré :

—Deux mots, encore, monsieur.

—C'est précisément ce que j'allais vous dire.

—Quelle que soit votre opinion à mon égard, je la supporterai monsieur ; mais je ne voudrais pas que vous tiriez des événements dont vous venez d'être le témoin de conclusions contraires à l'honneur de la femme que vous avez si cruellement torturée... C'est donc un devoir pour moi, monsieur, de vous déclarer qu'elle est aussi pure...

—Les protestations obligées ! dit le chevalier d'un ton gouaenard, c'est d'un galant homme ! Je croirai, monsieur, tout ce que vous voudrez à ce sujet.

—Monsieur, ce n'est pas seulement le devoir d'un galant homme que je remplis en ce moment ; je rends hommage à la vérité, je vous le jure.

—Si vous dites vrai, tant mieux répondit Clermont avec un accent plein de mélancolie.

Puis reprenant tout-à-coup son ton léger :

—Maintenant, monsieur, il nous reste une petite affaire à régler. Nous avons échangé tout-à-l'heure quelques épithètes peu parlementaires, si vous vous en souvenez... et quand deux hommes du monde se supposent réciproquement certains sentiments de dignité... vous comprenez ?

—A mon tour, monsieur le chevalier, c'est absolument ce que j'allais vous dire. Mais il faudrait trouver un prétexte qui éloignât tout soupçon de la vérité...

—Je me charge de vous le fournir... d'une manière honorée.

—C'est bien. Monsieur le chevalier a, je crois, l'habitude d'aller se promener quelquefois le soir, vers cinq heures, sur le bord de la Meuse, près du Rocher Blanc...

—Cela est vrai. J'irai demain, à la même heure, avec un ami.

—Je serai enchanté d'y rencontrer monsieur le chevalier, et j'aurai soin de me pourvoir... d'épées ?

—Prenez garde, jeune homme, dit M. de Clermont négligemment, j'ai eu jadis une mauvaise réputation à cette arme-là...

—Oui, oui, je sais, répondit Albert avec dédain, j'ai entendu parler d'un certain duel avec un homme que vous appelez aujourd'hui votre ami...

—Ah ! vous connaissez cette vieille histoire, reprit le chevalier d'un ton plus sérieux ; mais brisons là, s'il vous plaît, monsieur, et apportez les armes que vous voudrez.

—Et vous me permettez que le secret le plus inviolable...

—Songez vous-même à le bien garder, monsieur ; et à demain.

—A demain.

La porte se referma sans bruit, et le chevalier resté seul, demeura un moment immobile, une main appuyée sur son front comme pour comprimer les violentes pensées qui troublaient son apparence de froideur, se heurtaient dans son cerveau. Puis, secouant brusquement les pénibles sentiments qui l'agitaient, il se dirigea vers le château en murmurant :

—Maintenant, il faut que je sache quelle est la coupable, et si c'est elle, malheur au séducteur !

A peine avait-il fait vingt pas qu'il se trouva au milieu d'un groupe de domestiques et de quelques-uns des hôtes du château, qui semblaient chercher à droite et à gauche avec attention. L'arrivée du chevalier arracha à la plupart des perquisiteurs nocturnes une exclamation de surprise.

C'est M. le chevalier ! s'écria Bernard tout joyeux.

—Et tout seul ! ajouta le commandant en riant ; il n'y a ici ni voleurs... ni autre chose.

C'est moi, en effet, qui me promenais tranquillement, dit le chevalier avec un calme parfait, en continuant sa marche ; qui s'est-il donc passé ?

—Rien, sans doute... On avait cru entendre... C'est M. Antoine qui avait donné l'ordre...

—Il y a du mystère là-dessous, dit le commandant à voix basse et en souriant au chevalier ; on a vu une femme voilée se glisser du côté du châ-

teau, on a entendu des voix... et on jase, monsieur le chevalier, on jase... à faire frémir.

Ce sont des folies, dit M. de Clermont en riant, et voilà ce qu'il m'en a coûté de courir la nuit, comme un poète romantique, dans le jardin de Sivry... Allons, messieurs, pardonnez-moi cette petite aventure qui a dérangé votre sommeil, et bonne nuit.

On arrivait au château et le chevalier, avant d'en franchir le seuil, releva encore la tête : la même silhouette d'homme se dessinait en noir dans l'encadrement de la fenêtre de la tourelle.

Il était neuf heures du matin ; le commandant avait reçu des mains mêmes du facteur cantonal les journaux de Paris et s'était installé dans la salle à manger. Cette salle était immense et sans contredit la pièce la plus curieuse du château. Depuis des siècles aucun changement n'avait été apporté dans la disposition des meubles qui la garnissaient. Bien qu'elle fût décorée avec la plus grande simplicité, on se sentait en y entrant transporté au temps des premiers seigneurs de Sivry, dont les descendants avaient toujours tenu à grand honneur de tout respecter dans le manoir. L'aspect général en était triste ; les boiseries, les meubles, les sièges, tout était en bois de chêne auquel le temps avait imprimé une teinte rembrunie. Le plafond, pareillement en bois de chêne, était rehaussé de sculptures dorées. Du milieu se détachait un grand lustre en cuivre à plusieurs branches qui était suspendu au-dessus de la table. Cette table, à laquelle, disait-on, le Sanglier-des-Ardennes s'était assis, occupait la majeure partie de la salle et ses pieds étaient d'un travail merveilleux. Les deux extrémités de l'immense cheminée étaient surchargées d'admirables sculptures en pierre grise du pays, et représentaient des attributs de chasse, des fleurs et des fruits, du travail le plus pur et le plus élégant. A milieu s'élevaient les armes de la famille, soutenues par deux petits génies aux ailes déployées. L'écusson avait été peint et doré autrefois, mais le temps avait enlevé la majeure partie des couleurs et de la dorure. De vastes armoires vitrées renfermaient des faïences de la plus grande beauté ; quelques portraits de famille étaient encadrés dans la boiserie ; enfin de vieilles chaises hautes, en bois sculpté, recouvertes en canne, complétaient l'ameublement de la salle, éclairée par de larges croisées donnant à la fois sur la cour et sur le jardin.

Le commandant était absorbé par la lecture des discussions politiques, qu'il ne comprenait guère, quand Mme Bernard entra dans la salle en se frottant les yeux.

—Bonjour, commandant, dit-elle, en baillant malgré ses efforts.

—Votre serviteur, madame ; comment avez-vous passé la nuit ? demanda poliment le capitaine en se levant.

—Mais, assez mal ; toutes ces allées et ces venues m'ont empêchés de dormir ! cette vilaine bête d'hier me revenait sans cesse à la pensée.... Enfin, au moment où je commençais à en prendre mon parti, M. Bernard est parti pour aller à la chasse ! Quelle affreuse aventure que celle d'hier, commandant ! Savez-vous que peu s'en est fallu que nous fussions tous dévorés ? cette Mme Monteil, que j'avais dans ma cabane n'a cessé de crier !... Je ne sais comment nous n'avons pas été mangés mille fois.

—Elle part tantôt ou demain matin, reprit le capitaine, elle a commandé ses chevaux.

—Grand bien lui fasse ! je n'en suis pas fâchée ; nous n'avons jamais été cousines, cette dame là et moi. Commandant, vous avez fumé... vous avez fumé ! ne cherchez pas d'excuse, vous ne seriez pas militaire sans cela.

Madame Monteil parut en ce moment ; elle adressa à Mme Bernard une salutation très-froide, puis elle alla se placer le plus loin qu'elle put de la femme de l'inspecteur des douanes.

—Comment avez-vous passé la nuit, madame ? lui demanda le capitaine, qui n'avait qu'une formule de politesse pour toutes les dames du château le matin.

—Je suis très-souffrante, répondit Mme Monteil d'une voix altérée ; j'ai passé une nuit affreuse ; je voudrais être chez moi. Aussi partirai-je ce soir, du moins je l'espère.

—Commerç, madame, vous partiriez déjà ? reprit le capitaine.

—C'est rester bien peu, ajouta Mme Bernard.

Mme Monteil ne daigna pas faire à Mme Bernard l'honneur de lui répondre ; elle ne tourna même pas les yeux de son côté.

—Oui, capitaine, continua-t-elle, nous partons ce soir. Il se passe ici des choses auxquelles je suis peu faite ; je ne sais si je me fais comprendre ? j'aime mieux me retirer.

—Il faut espérer, après cela, que ce qui nous est arrivé hier ne se renouvellera pas davantage ; il n'y a pas tous les jours de maudits chiens enragés pour....

Mme Monteil, décidée à ne pas répondre, bien qu'elle ne fût pas fâchée que Mme Bernard entendît ce qu'elle avait à dire, se retourna vers le commandant et reprit avec un air de mys-

—Oui, commandant, je dis qu'une femme qui se respecte ne peut plus demeurer dans une pareille maison après ce que j'y ai vu cette nuit ! Il s'y passe des choses....

—Eh bien ! que se passe-t-il ? demanda Ducoudray avec sa boahomie ordinaire.

—Ah ! il se passe quelque chose ? dit Mme Bernard en se rapprochant avec curiosité. ConteZ-nous ça, madame ; parce que vous comprenez que si réellement on se compromet en restant ici....

—Imaginez, commandant, continua la méchante petite femme, que la nuit dernière je dormais tranquillement lorsque j'ai été éveillée par un grand bruit de voix dans le jardin.

—Ah ! mon Dieu ! on disait [qu'il n'y avait que monsieur Chevalier....

—Je me suis mise à la fenêtre et j'ai vu du côté de la serre deux hommes qui s'étaient pris au collet et qui criaient, qui se menaçaient.

—Le chevalier se menaçait donc tout seul, car M. Bernard m'a dit que quand on était arrivé le chevalier était tout seul ; peut-être qu'il usait des vers !...

—Alors, continua Mme Monteil sans paraître avoir remarqué cette interruption, j'ai éveillé mon mari pour qu'il donnât l'alarme et qu'il allât voir de quoi il s'agissait. Il est sorti en grognoir, parce qu'il grogne toujours, et moi-même je me suis habillée, j'ai pris une lumière et je sortais de ma chambre pour avoir des nouvelles, lorsque tout à coup j'ai entendu des pas légers derrière moi... Je me retournais pour voir quelle était la personne qui se promenait à cette heure de la nuit ; mais au même instant on a soufflé ma bougie et on s'est éloigné rapidement.

—Miséricorde ! s'écria Mme Bernard avec effroi ; c'était un revenant !

—Non, madame, ce n'était pas un revenant, reprit Mme Monteil avec ironie, sans regarder la femme de l'inspecteur des douanes ; d'abord, parce que je ne crois pas aux revenants, et puis parce que les revenants, s'il y en a, ne portent pas de mantille en gros de Naples noir ; or, j'en ai parfaitement senti une sous ma main....

—Eh bien ! qui était-ce donc ? demanda Ducoudray impatient.

—Je ne puis être sûre du fait, commandant, mais je crois avoir reconnu dans cette *coureuse* de nuit une demoiselle qui a fait toute la maison dupe de sa pruderie.

—Mais enfin ?...

—Eh bien ! c'était certainement mademoiselle....

Une sorte de tumulte qui s'éleva dans la cour du château empêcha Mme Bernard d'entendre le nom de celle que Mme Monteil accusait de l'escapade nocturne; cependant la bonne dame allait adresser des questions pressantes à la comtesse, lorsque la voix de son mari se fit entendre, mêlée à des éclats de rire et de violentes récriminations.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc encore, s'écria-t-elle avec inquiétude et en courant à la fenêtre.

Le commandant et Mme Monteil l'imitèrent, et alors ils aperçurent dans la cour M. Bernard en costume de chasse et un fusil à la main, se débattant d'un air très-animé au milieu d'une troupe de paysans qui semblaient le menacer. A quelques pas du groupe principal étaient deux hommes qui portaient sur une civière un animal d'assez haute taille et qui semblait récemment tué. Un des paysans surtout était très-acharné contre le pauvre Bernard, qu'il avait saisi au collet et qu'il ne voulait pas lâcher.

— Monsieur Bernard! qu'as-tu donc fait! cria sa femme avec inquiétude; d'où viens-tu? que te veulent tous ces gens-là?

Le malheureux inspecteur leva la tête, et, apercevant sa femme et les deux autres personnes qui étaient à la fenêtre, il fit une réponse qui se perdit au milieu des clameurs des paysans; on ne put distinguer que les mots de *chasse* et de *misérables contrebandiers* prononcés sur le ton de l'indignation.

— Vous verrez qu'il aura fait quelque malheur! dit Mme Bernard toute inquiète en se préparant à aller au secours de son mari.

— Pardieu! s'il vient de la chasse, il a tué là un singulier gibier, dit le commandant en riant à Mme Monteil. N'est-ce pas un chien pareil à celui d'hier que ces gens-là portent sur un brancard?

— Il en est bien capable! ce M. Bernard est si maladroit.

En ce moment les dames de Sivry, le chevalier, Clotilde et les autres personnes qui habitaient le château entrèrent dans la salle. Aucune d'elles ne savait quelle était la cause de ce bruit inquiétant. La comtesse venait de prier à voix basse le chevalier d'aller savoir de quoi il s'agissait, quand la porte, s'ouvrant tout à coup brusquement, laissa voir le malheureux Bernard tout effaré et encore accompagné du paysan vigoureux qui s'était emparé de lui.

Le paysan resta sur le seuil de la porte, intimidé par la présence d'une société si nombreuse; quant à Bernard, il entra couvert de sueur et de poussière, et s'avança rapidement vers sa femme et s'inclinant à droite et à gauche et en disant tout essoufflé :

— Je vous salue, messieurs; pardon, mesdames! ce n'est rien! un mauvais tour que m'ont joué ces maudits paysans, qui sont tous des contrebandiers...

— Mais expliquez-nous donc, je vous prie...

Bernard n'écoutait rien; arrivé près de sa femme, qui restait comme pétrifiée d'étonnement, il lui dit rapidement à voix basse quelques paroles, auxquelles Mme Bernard répondit tout haut :

— De l'argent! mais qu'en veux-tu faire? je ne comprends pas...

Le commandant, qui était resté à la fenêtre, fit entendre un bruyant éclat de rire.

— Je vois ce dont il s'agit, s'écria-t-il; ce bon M. Bernard vient de la chasse, et il a tué... un veau.

— Un veau! répétèrent plusieurs des assistants en riant aux éclats.

Eh bien, oui, reprit le pauvre inspecteur, qui ne pouvait plus nier, car la pièce de conviction était dans la cour sous les yeux de tous les assistants; c'est vrai, je me suis trompé, et croyant tirer un petit oiseau qui était sur un buisson, j'ai eu le malheur... Mais enfin ce n'était pas une raison pour me traîner par le collet jusqu'ici et pour amener tout un village contre moi! Aussi je dis que tous ces gens-là sont des contrebandiers qui se vengent sur moi de mon inflexibilité à remplir mes devoirs...

Les rires recommencèrent, et pendant que M. Bernard et sa femme se disputaient sur le prix de ce gibier de nouveau genre, le chevalier s'approcha du paysan propriétaire de l'animal, lui donna quelques pièces d'or et le renvoya. La comtesse, que cette scène comique ennuyait sans doute, ordonna, pour y mettre fin, de servir le déjeuner, et bientôt on se mit à table, en accablant de sarcasmes et de quolibets les pauvres époux Bernard, qui ni l'un ni l'autre n'étaient près à la riposte.

Cependant, ce repas commencé si gaiement ne continua pas de la même manière; on s'apercevait que la comtesse et le chevalier n'avaient pas leur aisance et leur affabilité ordinaires avec les habitants du château. Clotilde et Mlle de Sivry étaient tristes et silencieuses. Aussi cette joie, que les maîtres du château ne partageaient pas, tomba peu à peu; la conversation générale cessa, et chacun se contenta d'échanger à mi-voix avec ses voisins quelques paroles dont l'aventure comique de l'inspecteur des douanes n'était déjà plus l'objet.

Ce malaise de tous les convives se continuait depuis quelques instants quand un événement, en apparence peu important, vint l'augmenter encore et étouffer ce qui pouvait rester de gaieté

aux plus impitoyables railleurs. Antoine, le valet de chambre du comte Sivry, entra dans la salle et s'approcha gravement de Clotilde. Sa figure, naturellement triste et austère, avait une expression plus sombre encore qu'à l'ordinaire, et se penchant avec respect vers la jeune fille, il lui dit d'un ton à la fois sec et respectueux, de manière à être entendu de tous les assistants, pour qui son apparition en ce moment était extraordinaire :

—M. le comte prie mademoiselle de vouloir bien, après le déjeuner, se rendre auprès de lui.

L'institutrice se redressa vivement et dit avec l'accent de l'étonnement et de la terreur :—M. le comte me fait appeler ! moi ? Ne vous trompez-vous pas ?

Le chevalier et la comtesse échangèrent un regard de profonde inquiétude ; Hermance était tremblante et les convives devinrent attentifs. Le vieux seigneur semblait si rarement s'apercevoir qu'il y eût au château d'autres personnes que lui, que tout ce qui rappelait cet homme singulier excitait toujours la plus vive émotion.

—Vous-même, mademoiselle, dit le vieillard en s'inclinant ; et comme je suis chargé de vous introduire près de lui, je vais vous attendre dans l'antichambre.

Il s'inclina de nouveau et se retira dans la pièce voisine, où se tenaient les domestiques, laissant tous les assistants profondément, quoique diversement préoccupés par cet incident qui partout ailleurs qu'au château de Sivry eût été si simple.

Dès qu'il fut sorti, les causeries à demi-voix recommencèrent, mais la conversation ne put devenir générale comme avant le déjeuner. La comtesse faisait des efforts inouïs pour que personne ne s'aperçût du trouble où la jetait cette démarche du comte, et le chevalier de son côté faisait aussi tous ses efforts pour attirer l'attention des convives sur d'autres objets, mais inutilement. Quant à Clotilde, elle semblait très-émue, soit par l'attention générale qu'elle excitait, soit par la crainte que lui causait par avance cette bizarre entrevue avec un homme qu'elle n'avait vu qu'à travers le fantastique du mystère et de la peur.

—Je ne serais pas étonné qu'il s'agit de l'aventure de la nuit dernière, dit au commandant Mme Monciel, d'un air satisfait, en se penchant à son oreille. Le comte ne plaisante pas ! Peut-être veut-il faire un exemple ; et au fait tout le monde à sa place.... Voyez comme elle est pâle ! Elle doit commencer à s'apercevoir qu'on se doute de quelque petite chose.

—C'est bien naturel, répondit le commandant. Co diable d'homme, avec ses yeux au verre, a une manière de dévisager les gens qui vous bouleverse. Je sais bien que moi, moi-même, j'ai été long-temps à m'y habituer ; et pourtant mes preuves sont faites, Dieu merci.

—Laissez donc, commandant, c'est une prévention. Je suis sûr qu'il ne m'imposerait pas le moins du monde.

Le repas fut court. Tous les convives étaient trop impatientes de savoir ce qui allait se passer pour le prolonger par des causeries, comme cela arrivait quelquefois. D'ailleurs la comtesse, en se levant précipitamment, donna le signal de la retraite. Tous les assistants quittèrent aussitôt la salle à manger, et la société se partagea par groupes dans le salon. Clotilde était restée seule et pensive à sa place, comme si elle eût cherché à retarder encore l'entrevue qu'elle redoutait.

M. de Clermont s'échappa du salon, et s'approchant de la jeune fille avec son flegme et sa politesse ordinaires :

—Peut-être avez-vous oublié, mademoiselle, lui dit-il, que M. le comte vous attend ; pardonnez-le vous le rappelle : il ne faut pas faire attendre les vieillards.

—Je ne l'ai pas oublié, dit Clotilde avec timidité, et pourtant je puis vous l'avouer à vous, monsieur, qui toujours avez été si bon pour moi, cette entrevue m'étonne autant qu'elle m'inquiète. Je ne sais, mais plus je songe à cet entretien que M. le comte me fait demander, plus j'éprouve, . . . comme de l'effroi.

—De l'effroi ! reprit le chevalier en attachant sur elle un regard scrutateur, et d'où viendrait cet effroi en présence de M. de Sivry, si, comme j'aime à le croire, vous ne vous sentez pas coupable, si vous ne craignez pas qu'il ait connaissance de quelque démarche. . . .

—Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit vivement la jeune fille avec l'accent de la dignité blessée, et vous vous méprenez sur la nature des sentiments que j'éprouve ; il peut y avoir dans mon cœur beaucoup de tristesse, d'ennui, de regrets et de découragement, mais il n'y eut jamais rien de coupable.

—Dieu le veuille ! murmura à voix basse le chevalier avec chaleur. Eh bien, dites-le à M. le comte avec cet accent de vérité ; qu'il le croie surtout comme je veux le croire moi-même, et. . . . Adieu, mademoiselle, du courage.

M. de Clermont se retourna brusquement comme pour cacher une émotion involontaire ; il regagna le salon, où la comtesse avait engagé une conversation générale avec cette an-

saire des gens du monde habitués à dissimuler leurs plus vives impressions. Clotilde avait repris un peu d'assurance ; elle quitta la salle à manger et gagna l'antichambre où l'attendait le vieux serviteur.

A sa vue, Antoine se leva en silence et se mit en devoir de la précéder ; mais au moment où elle allait franchir les premières marches de l'escalier qui devait la conduire à l'appartement du comte, elle se sentit doucement retenue par la main. C'était Hermance, qui l'avait suivie jusque-là. L'institutrice, en se retournant, s'aperçut que ses yeux étaient mouillés de larmes.

— Qu'avez-vous, mademoiselle, lui demanda-t-elle avec intérêt : pourquoi ces pleurs, je vous prie ?

— Clotilde, répondit Mlle de Sivry en lui pressant affectueusement la main, vous allez être admise auprès de mon père, que j'ai rarement l'occasion de voir et d'embrasser. Je vous ai toujours aimée, moi ; j'ai été votre compagne, votre amie, promettez-moi de ne pas être trop sévère en lui parlant de sa fille.

Clotilde pensa qu'Hermance faisait allusion à ses fonctions d'institutrice ; elle répondit avec un sourire plein de douceur et de bienveillance :

— Enfant ! qui plus que moi est disposé à vous aimer et à vous défendre ?

Elles s'embrassèrent avec effusion et Clotilde suivit le domestique.

En se retournant, Hermance aperçut M. de Clermont debout et silencieux, appuyé contre un des montants de la porte de la salle à manger ; il avait tout entendu. Elle baissa la tête en rougissant lorsqu'elle passa devant lui.

IV.

.....

Antoine, après avoir monté pesamment le grand escalier, prit une longue et obscure galerie qui conduisait à l'appartement de M. de Sivry, dans l'autre extrémité du bâtiment. Clotilde, ainsi que les hôtes du château, avait eu rarement l'occasion de diriger ses pas de ce côté, et d'ailleurs, le respect qu'inspirait le comte en éloignait ceux qui n'étaient pas expressément mandés par lui. Aussi éprouvait-elle une espèce de serrement de cœur en parcourant cette partie déserte et comme abandonnée du vieux manoir. Le craquement du plancher, le bruit de ses pas, répétés par un écho sourd et sec, contribuaient eux-mêmes à augmenter cette indéfinissable mélancolie. Le jour qui pénétrait à peine dans cette galerie laissait voir de nombreux portants de famille grimacés sous l'épaisse couche de poussière dont ils étaient couverts. Au fond de cette galerie était l'appartement particulier du comte, et en poussant

la porte, qui grinça sur ses gonds, le vieux serviteur introduisit Clotilde dans cette vaste bibliothèque où, disait-on, le vieux seigneur du manoir passait ses jours et la plus grande partie de ses nuits.

C'était encore une galerie, mais infiniment moins longue que celles des tableaux que la jeune fille et son guide venaient de traverser. Les livres tout poudreux et couverts de gothiques reliures étaient disposés du haut en bas des murailles, sur des tablettes en bois de chêne, au-dessus desquelles étaient sculptés le loup et la devise qui formait le blason de la famille. Dans l'intervalle de ces tablettes étaient les fenêtres, sur lesquelles on voyait encore quelques vestiges des vitraux colorés qui les avaient décorés autrefois. Bien que le plancher fût couvert d'un immense tapis à personnages, ce lieu était humide, malsain, et Clotilde éprouva en y entrant comme une impression de froid.

Le domestique s'arrêta sur le seuil de cette salle, et, sans parler, il indiqua du doigt à la jeune fille une porte ouverte à l'extrémité de la pièce, et qui était celle du cabinet du comte. M. de Sivry était assis en face, à côté d'une table chargée de papiers et de livres, et de l'endroit où elle se trouvait, Clotilde pouvait parfaitement le voir lui-même grave, immobile, la tête appuyée sur sa main.

Antoine ne jugeant pas qu'il fût nécessaire d'aller plus loin, ou obéissant peut-être aux instructions de son maître, fit une inclination de tête et disparut en refermant la porte sur lui.

Alors l'institutrice sentit toutes ses vagues appréhensions devenir un véritable effroi. Le silence profond qui régnait dans cette vaste pièce, le jour blafard qui s'y répandait, cette figure sombre et ascétique qui se montrait à l'extrémité, produisirent sur elle une telle impression que ce ne fut qu'en tremblant qu'elle s'avança vers M. de Sivry.

Au bruit qu'avait produit la porte en se refermant, le comte n'avait pas fait le moindre mouvement, et sa méditation était si profonde qu'on eût pu le croire endormi. Cependant, bien que l'épais tapis amortit encore les pas déjà très légers de la jeune fille, on eût dit qu'une espèce d'instinct l'avertissait de l'approche d'une personne étrangère. A mesure qu'elle avançait le vieillard soulevait lentement sa tête pesante, et quand Clotilde fut près du cabinet, elle vit le regard si redouté du vieux Sivry, ce regard menaçant dont l'éclat avait quelque chose du reflet qui sort d'une épée nue, attaché sur elle. En ce moment, son émotion devint si vive qu'elle chancela et qu'elle fut sur le point de pousser un cri.

M. de Sivry se leva, et, développant dans ce

mouvement sa taille haute et majestueuse, il fit à Clotilde un signe poli pour l'engager à approcher. Elle obéit en tremblant, et le vieillard lui demanda d'un ton bref, sans cesser de la regarder fixement :

—Vous êtes, mademoiselle Clotilde, institutrice de Mlle de Sivry... de ma fille ?

Cette question semblait si extraordinaire de la part d'un chef de famille à une personne qu'il voyait presque tous les jours pendant six mois de l'année, que Clotilde stupéfaite put à peine balbutier timidement. Oui, monsieur.

Alors M. de Sivry lui désigna de la main un grand faucon en tapisserie pour l'engager à s'asseoir, et, se resseyant lui-même, il garda encore un moment le silence, comme s'il eût médité les paroles qu'il allait prononcer.

Malgré son effroi, Clotilde ne put s'empêcher de jeter un regard rapide autour d'elle, afin de prendre connaissance du lieu où elle se trouvait. Ce cabinet, qui précédait la chambre à coucher du comte, était pratiqué dans la tourelle où Albert et le chevalier avaient vu de la lumière la nuit précédente. Cette observation ne parut nullement frapper la jeune fille, mais elle remarqua avec respect les ornements de ce sanctuaire où le comte ne laissait jamais pénétrer personne. Ses croix de différents ordres étaient suspendues symétriquement à la tapisserie, au-dessous du grand-cordon de Saint-Michel, dont il ne s'était pas paré depuis plus de vingt ans. Sa toque de pair de France était aussi suspendue à côté d'une lourde épée à poignée d'argent qui, disait-on, avait appartenu à Henri de Wireux, le chef de la famille de Sivry. Un arbre généalogique sur parchemin, de grandeur colossale, quelques gravures dédiées par les artistes au comte lui-même et qui étaient écussonnées du Loup, achevaient cette bizarre décoration, qui ne manquait cependant ni de grandeur ni de majesté.

M. de Sivry, au milieu de tous ces débris d'une splendeur éteinte, semblait lui-même un débris vénérable d'une grandeur passée. Quand il se faisait violence par fois et consentait, pour l'honneur de l'hospitalité, à se montrer en costume bourgeois au milieu de ses hôtes et à causer avec eux, il semblait peu différent d'un vieillard ordinaire, simple dans ses goûts et graves dans ses allures ; mais dans cette tourelle féodale, entouré des insignes de ses anciennes dignités, enveloppé dans une longue robe de chambre de velours qui se drapait en longs plis autour de lui, le comte avait quelque chose d'imposant qui forçait au respect. Il est vrai de dire aussi que jamais plus qu'en ce moment les rides qui sillonnaient son visage n'avaient paru si profondes à la jeune fille, que jamais elle n'avait vu de si près les terribles

ravages que faisaient chaque jour les souffrances sur ses traits, et que jamais elle n'avait remarqué dans M. de Sivry cet abattement profond qui se montrait sur son visage, dans ce moment où il n'avait pas à dissimuler, et qui était l'indice certain d'une fin prochaine.

Un coup d'œil avait suffi à Clotilde pour observer tout ce que nous avons pris tant de temps à décrire. Elle restait humble et modeste dans l'attente de ce qu'allait lui dire le noble vieillard, et on eût pu entendre les battements de son cœur.

—Vous devez être étonnée, mademoiselle, dit-il enfin avec lenteur, que moi qui semble m'occuper si peu de ce qui se passe dans cette maison, où je suis oublié, et dont je suis pourtant le maître, je vous mande tout-à-coup devant moi pour obtenir certains éclaircissements dont j'ai besoin. Bien que je me sois relégué dans le coin le plus écarté de mon propre château, pour ne pas troubler, par le spectacle de mes souffrances et de mes infirmités, la joie et le bonheur de quelques autres personnes plus jeunes que moi ; bien que j'aie paru abdiquer tout-à-fait en leur faveur mon pouvoir de chef de famille, je n'ai pas moins continué à veiller de ma retraite à l'honneur de la famille de Sivry, et j'ai le droit de demander un compte sévère à tous ceux qui pourraient jeter sur elle une déconsidération qu'elle n'a pas méritée.

A ce début solennel, l'institutrice releva la tête avec un peu plus d'assurance.

—Je suis à vos ordres, monsieur, répondit-elle.

—Peut-être, mademoiselle, reprit le vieillard après une nouvelle pause, vous vous êtes aperçue ce matin qu'une certaine agitation régnait parmi tous les hôtes du château de Sivry, et vous n'ignorez pas sans doute à quelles suppositions fautiveuses ont pu les entraîner les événements encore mystérieux qui se sont passés la nuit dernière dans le jardin ?

—En effet, monsieur le comte, je crois avoir entendu dire que plusieurs personnes avaient entendu des cris près de la serre, et qu'elles étaient descendues pour savoir quelle en était la cause. Mais ma position dépendante au château m'interdisant toute question...

—Et cependant, mademoiselle, j'avais, je l'avouerai, compté sur vous pour obtenir quelques explications à ce sujet... J'eusse pu, il est vrai, m'adresser à une autre personne qui doit être parfaitement instruite de tout ce qui s'est passé, mais bien que cette personne soit mon amie, je ne veux pas, pour des raisons qui ne regardent que moi, la fatiguer de tous ces détails ; pardonnez-moi donc, mademoiselle, si c'est de vous seule que j'ai désiré apprendre la cause d'un événement devenu un scandale pour toute la maison.

—Moi ! répondit la jeune fille avec étonnement ; mais j'ignore, je vous assure, tout ce qui s'est passé !

—Vous l'ignorez ! reprit M. de Sivry sèche-ment. Alors, c'est à moi de vous exposer ce qui est venu à ma connaissance sur ces fâcheux événements ; puis, si vous le voulez bien, vous me donnerez quelques conseils sur le parti que doit prendre le chef d'une grande famille en pareille occasion....

—Je vous écoute.

—La nuit dernière une femme de cette maison a eu assez peu de respect pour les souvenirs d'honneur et de loyauté qui depuis tant de siècles se rattachent à cette habitation de mes pères, pour donner un rendez-vous à un homme dans l'enceinte du jardin, presque sous mes fenêtres, comme si elle eût voulu mettre sa honte sous la sauvegarde du dernier des Sivry. Le séducteur est venu par-dessus la muraille comme un voleur et un lâche, au mépris de l'hospitalité qu'il avait reçue bien des fois chez moi, et confiant peut-être dans l'impunité qu'il comptait s'assurer par le silence et le mystère. Heureusement une autre personne, avertie je ne sais comment de toute cette intrigue, est venue déranger cet entretien et reprocher énergiquement sa faute au plus fort des deux coupables. Le bruit de cette altercation a été la cause du malheureux scandale qui a tant allégué les habitants de Sivry...

—Tous ces faits sont nouveaux pour moi, monsieur, répondit la jeune fille avec une simplicité pleine de grâce, et je ne puis comprendre...

—Et vous ne pouvez comprendre, reprit le comte en s'animant, que c'est de votre bouche même que je désirais apprendre le nom des deux audacieux ?

—De ma bouche ! reprit Clotilde en se levant dans un premier mouvement de dignité blessée, et qui a pu vous faire penser, monsieur, que je connaissais ce honteux mystère ?

—Rasseyez-vous, mademoiselle, dit M. de Sivry du ton d'un juge qui donne un ordre à un accusé, et croyez que si je vous adresse cette question, c'est que j'ai la certitude que vous pouvez répondre.

—Monsieur, reprit l'institutrice avec une noble hardiesse et en le regardant sans peur pour cette fois, si c'est une dénonciation que vous devez tirer de moi, n'espérez pas que je vous découvre un secret que j'ignore et que d'ailleurs je ne trahirais jamais s'il m'avait été confié par ceux qu'il intéresse, quels qu'ils fussent. Si c'est une accusation que vous portez contre moi, je ne puis que prendre Dieu à témoin de mon innocen-

ce et repousser de toute la force de mon âme l'action dont vous me parlez.

La fermeté de cette réponse et la contenance digne de Clotilde produisirent une certaine impression sur le comte. Ses sourcils se contractèrent légèrement et sa tête se pencha quelques secondes sur sa poitrine dans l'attitude de la réflexion ; mais il reprit bientôt avec insistance.

—Peut-être pensez-vous, mademoiselle, que les renseignements me manquent pour arriver à la connaissance précise de la vérité dans toute cette aventure ; aussi pour vous prouver que je suis mieux informé que je ne vous ai d'abord paru l'être, je puis déjà vous dire le nom du jeune insolent qui s'est introduit furtivement chez moi la nuit dernière... C'est M. Albert Latouche.

Clotilde à ce nom tressaillit de tous ses membres. Son attitude ferme et assurée changea subitement ; une pâleur mortelle couvrit son visage :

—Albert ! s'écria-t-elle avec étonnement, c'était lui ! un rendez-vous... la nuit ! oh êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, M. le comte !

—Je l'ai vu, mademoiselle, répondit le vieillard d'un ton bref.

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu s'écria l'institutrice avec un accent déchirant.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil, et, couvrant son visage avec son mouchoir, elle se mit à sangloter. M. de Sivry la regarda un moment en silence, et sembla attendre que la première explosion de cette affreuse douleur fut passée. Puis il reprit en scandant chacune de ses paroles :

—Je vois qu'on ne m'avait pas trompé ! il n'est pas difficile maintenant de savoir quelle est cette jeune personne que l'amour avait entraîné à une démarche si coupable.

Clotilde se redressa tout-à-coup.

—Eh bien, monsieur, demanda-t-elle avec égarement, cette femme qu'il aime... Vous la connaissez ; quelle est-elle ? Dites-moi de grâce si vous connaissez cette femme pour laquelle il a foulé aux pieds tant de sentiments généreux et sacrés ?

Un grand étonnement se peignit sur les traits du comte en entendant cette question singulière.

—Mademoiselle, reprit-il en l'examinant avec attention, si j'en crois les rapports exacts qui m'ont été faits, deux femmes seules, parmi celles qui sont au château en ce moment, ont éveillé les soupçons. L'une est mademoiselle de Sivry... ma fille. Et je n'admettrai jamais, continua-t-il en s'animant, qu'une jeune demoiselle qui porte un pareil nom, qui a été élevée dans les senti-

ments de grandeur et de noblesse qu'ont l'apanage de notre famille, que la fiancée et bientôt l'épouse du duc de Saint-C... que j'attends de jour en jour au château, puisse descendre si bas qu'elle donne des rendez-vous au fils d'un misérable parvenu.

— Et l'autre monsieur le comte ?

— Et l'autre ?... la question est bien audacieuse ! L'autre... c'est vous...

— Moi ! s'écria la jeune fille en se redressant par un mouvement sublime de fierté.

— Oui, vous, mademoiselle Clotilde, s'écria le comte avec un accent impérieux ; vous, que vos larmes, que votre attitude, vos paroles accusent ! vous, qui avez abusé de la confiance de ceux qui vous ont placée près d'une jeune fille dont vous deviez être la compagne et l'exemple ! Oui, c'est vous qui êtes devenue un objet de scandale et de honte pour toute la famille de Sivry ! .. Osez dire que vous n'êtes pas coupable ! Osez rejeter sur une autre cette accusation que toutes les personnes de cette maison ont déjà fait tomber sur votre tête.

Clotilde était restée debout ; un vif incarnat avait remplacé sa pâleur et le feu de ses yeux avait desséché les larmes dont ils s'étaient remplis un instant auparavant. Quand le comte eut fini de parler, elle ouvrit la bouche pour répondre ; son bras se tendit par un mouvement énergique, comme pour repousser la honte qu'on voulait lui faire subir. Mais il sembla qu'une réflexion vint arrêter tout-à-coup les paroles d'indignation qui accouraient sur ses lèvres ; son bras se détendit, sa tête s'inclina vers la terre, et elle murmura en se laissant tomber sur son siège :

— Non... je ne répondrai pas.

Cette parole sembla un aveu à son inflexible juge, et il continua après un moment d'attente.

— Ce matin M. Albert Latouche a reçu de ma part une invitation formelle de ne reparaitre jamais au château de Sivry. Quant à vous, mademoiselle...

— Vous me chassez aussi... n'est-ce pas monsieur ? dit la jeune fille avec fermeté.

— Vous partirez dans deux heures ; les ordres sont déjà donnés à Antoine, mon valet de chambre, pour qu'il vous conduise dans la calèche jusqu'à la ville la plus voisine. Vous ne ferez d'adieux à personne, parce que des adieux ne seraient peut-être qu'un scandale de plus...

— J'obéirai, monsieur.

— Du reste, continua le comte avec froideur en prenant un papier sur la table, comme je sais que vous êtes sans parents et sans fortune, et qu'avant cette funeste catastrophe vous aviez tou-

jours mérité l'estime et l'affection de ceux qui vous entouraient, je ne veux pas que vous quittiez la famille de Sivry sans avoir obtenu une preuve de sa reconnaissance pour vos services passés : celle qui a été la compagne et l'amie de ma fille ne doit plus connaître l'indigence. Prenez ce papier ; c'est un acte en vertu duquel mon notaire de Paris vous comptera une pension viagère de trois mille livres... Le contrat vous en sera remis plus tard au domicile que vous indiquerez.

Clotilde prit le papier que lui présentait le comte, le déchira sans forfanterie et sans colère, puis elle dit d'une voix calme et mélancolique :

— Ne vous offensez pas de ma hardiesse, monsieur ; mais si vous croyez que je n'ai pas le droit de repousser vos reproches et votre mépris, j'ai du moins celui de refuser vos présents. Vous l'avez dit, monsieur, je ne suis qu'une pauvre jeune fille sans parents, sans amis, abandonnée depuis ma naissance aux hasards d'une vie misérable, et cependant, monsieur le comte, en quittant le château de Sivry, je ne voudrais emporter avec moi qu'une chose que vous ne pouvez m'accorder... un peu de votre estime. Vous voyez donc bien qu'il faut que je m'éloigne sans rien demander et sans rien obtenir ! Dieu veuille, monsieur, que je ne vous laisse pas un remords, si tant est cependant qu'une aussi humble créature que moi puisse vous laisser seulement le souvenir de son nom !

Sa voix était si douce et si pure pendant qu'elle prononçait ces paroles, sa pose avait tant de grâce et de majesté, que le comte ne put se défendre d'une émotion profonde. Il la contempla un moment avec hésitation, et il s'écria enfin comme s'il se parlait à lui-même :

— Etrange créature ! j'oublie en l'écoyant que la femme n'est qu'un mélange d'hypocrisie et de fausseté ! Oh ! n'est-ce pas, continua-t-il avec un peu de délire en se tournant vers elle, que votre faute à vous n'est que de l'entraînement de jeunesse ? N'est-ce pas que si vous aviez eu une fortune, un rang dans le monde, un appui, que sais-je ! une famille, un mari qui vous aimât, vous n'eussiez pas succombé ? Oui, oui, on peut trouver quelque excuse pour vous, jeune fille, tandis que d'autres...

Il s'interrompit brusquement et poussa un profond soupir.

— Et cependant, reprit-il après un nouveau silence, je ne puis, malgré tant d'excuses, vous accorder votre pardon... Le château de Sivry est comme un sanctuaire dont il faut repousser qui-conque l'a profané. Voyez-vous, continua-t-il en tendant la main vers l'arbre généalogique qui était placé devant lui, voyez-vous à l'extrémité de cette antique souche de ma famille, ce rejeton seul et isolé qui en est le couronnement ? ce

rejeton, c'est moi ; je suis le dernier de ma race et je vais bientôt mourir. Quand ce nom antique et révérent que m'ont transmis mes père se sera éteint avec moi, il faudra que ce nom soit sans tache comme celui qui l'a porté le premier ; il faudra que cette demeure qu'ont habitée mes aïeux soit sainte comme un temple ! Vous ne savez pas, jeune fille, combien un nom glorieux comme le mien est difficile à porter, vous ne savez pas quels terribles sacrifices impose la nécessité de le conserver pur ?

Sa voix s'était affaiblie peu à peu et finit par s'éteindre tout à coup. Son regard si perçant d'ordinaire prit une fixité effrayante semblable à celle d'un cataleptique. La jeune fille attendit encore qu'il lui adressât la parole, mais il semblait déjà avoir perdu tout sentiment de la réalité.

—Adieu, monsieur, dit la jeune fille avec une douceur angélique en prenant congé : Dieu vous donne la paix de l'âme !...

Ce fut à peine si le vieillard parut avoir entendu cet adieu ; cependant il fit un signe de la main et se laissa aller sur le dossier de son fauteuil, dans un morne abattement.

Clotilde traversa lentement la bibliothèque, et quand elle eut ouvert la porte du fond elle jeta un dernier regard sur le comte de Sivry ; il était toujours dans la même attitude, et de loin, à voir sa pâleur et son immobilité, on eut dit un cadavre.

Elle referma la porte derrière elle, et, libre enfin de toute contrainte, elle s'arrêta quelques secondes pour donner cours à la douleur contenue qui l'oppressait. Puis courant avec une sorte de délire vers l'extrémité de la galerie des tableaux, elle allait regagner sa chambre pour faire ses préparatifs de départ, quand Hermance, qui semblait l'attendre, se présenta tout à coup sur son passage.

Mlle de Sivry était agitée, et ses traits bouleversés témoignaient d'angoisses secrètes. Elle saisit Clotilde par la main en lui disant avec précipitation :

—Eh bien, mademoiselle, vous avez vu M. de Sivry ? que vous a-t-il dit ? que voulait-il ? de grâce...

—Mademoiselle de Sivry, dit-elle avec une sombre tristesse, je sais maintenant à quoi tendaient les marques d'amitié que vous me donniez tout-à-l'heure ! Mais rassurez-vous ; c'est la pauvre fille sans nom qui portera la peine des fautes de la noble et riche demoiselle. Je n'ai pas oublié ce que je dois à votre famille et à vous, et je saurai me sacrifier pour vous tous ! Vous aimez et vous êtes aimée, vous... Vous serez estimée, puissante, heureuse... Pour moi, on me chasse, et je mourrai de honte...

En parlant ainsi elle voulut s'enfuir, mais Hermance la retint et lui dit avec force :

—De grâce, Clotilde ! écoutez-moi... Vous ne savez pas que M. Albert...

L'institutrice se dégagea avec dignité.

—Mademoiselle de Sivry oublie, dit-elle d'un ton imposant, que M. le comte, en me renvoyant du château, m'a rendu le droit de ne plus obéir à personne.

Et en même temps elle s'éloigna rapidement dans la direction du grand escalier, pendant qu'Hermance disait avec désespoir en appuyant son front contre la muraille de la galerie :

—Et maintenant que faire, grand Dieu !

V.

La chambre du chevalier de Clermont avait cet aspect antique et sévère dont le caractère s'était conservé dans toute sa pureté au château de Sivry. C'était une vaste pièce dont les murailles étaient garnies du haut en bas d'immenses tapisseries, ouvrage de toute la vie de quelque dame châtelaine. Le lit à ciel était recouvert d'une magnifique brocatelle dont les reflets dorés avaient quelque chose de somptueux et d'éblouissant. Les autres meubles, quoique de différentes époques, étaient tous en chêne noirci par le temps et plus ou moins de sculptures. Au-dessus de la massive cheminée de marbre qui en hiver devrait donner plus de froid que de chaleur à l'appartement, s'élevaient orgueilleusement l'éternel loup d'argent et la devise latine de la famille ; d'épais rideaux de damas rouge laissaient tomber sur tout cela un demi jour qui convenait à la méditation.

Cependant les goûts, les mœurs et les habitudes toutes mondaines de celui qui occupait cette chambre se manifestaient dans une foule de petits objets qui semblaient plus spécialement affectés à son usage et qui sans doute lui appartenaient en propre. Près du lit était accrochée une petite bibliothèque portative en acajou qui contenait les ouvrages les plus remarquables des écrivains de notre époque. Sur la cheminée, sur les meubles polis par l'usage de plusieurs générations, on trouvait ça et là les statuettes-charges de Dantan, les suaves et fraîches lithographies qui naissent sous le crayon facile de Gavarni ; puis les petites futilités artistiques de bronze, d'émail et d'or qui sont aujourd'hui le complément indispensable de tout mobilier élégant.

Pendant que se passait l'importante entrevue du comte de Sivry et de la Clotilde, le chevalier lui-même n'était ni indifférent ni calme dans cette chambre isolée que nous venons de décrire. Assis devant une table chargée de papiers qui semblaient être des actes importants, il les classait

avec soin dans une cassette de palissandre ouverte devant lui. Il était morne, soucieux, et près de sa main était un gros paquet cacheté de noir qui ressemblait à un testament.

On se souvient en effet que, le jour même, M. de Clermont, devait se battre avec Albert Latouche, et son existence tenait sans doute par des liens secrets au sort de plusieurs autres personnes, car, outre le testament dont nous avons parlé, quelques autres paquets portaient des souscriptions particulières. Malgré l'importance d'une pareille occupation, le chevalier éprouvait des distractions fréquentes; par moments il prêtait l'oreille comme s'il eût cru entendre s'approcher une personne qui devait lui apporter d'intéressantes nouvelles; puis il continuait son travail après avoir reconnu avec chagrin qu'il s'était trompé.

Enfin, cependant, on frappa doucement, et le chevalier, après avoir caché précipitamment les papiers dans la cassette, alla deverrouiller la porte qu'il avait solidement fermée dans la crainte d'être surpris au milieu de ces graves occupations.

Hermance entra aussitôt, et sans doute ce n'était pas elle qu'attendait le chevalier, car une expression d'étonnement et d'impatience se peignit sur ses traits.

—C'est vous, mademoiselle! demanda-t-il froidement, nais-je savoir quel motif si pressant....

—Oh! pardonnez-moi, monsieur, dit Hermance, plus inquiète et plus agitée que jamais, pardonnez-moi de venir ainsi déranger vos projets de solitude!... mais vous m'avez dit bien souvent que vous m'aimiez comme un père, que dans toutes les circonstances, dans tous les temps, si j'avais besoin de conseils, de dévouement, je devais m'adresser à vous; eh bien, je viens vous rappeler votre promesse, je viens vous demander conseil et protection... Oh! de grâce, monsieur, éclairez-moi et sauvez-moi!

En même temps elle joignit les mains en sanglotant et prit une posture suppliante.

—Qu'y a-t-il donc, mon enfant? demanda le chevalier avec un accent de bonté? je ne vous ai jamais vue si troublée, vous d'ordinaire si folle, si gaie....

—Ce qu'il y a! reprit Hermance, les yeux baignés de larmes, mais vous ne savez donc pas ce qui vient de se passer chez mon père? Vous ne savez pas que cette pauvre Clotilde....

—Eh bien!

—On la chasse. Dans une heure elle aura quitté le château.

Le chevalier ne prononça pas un mot, mais il s'appuya contre la muraille, comme s'il lui eût été impossible de se soutenir, et il resta quelques instants dans un état d'anéantissement complet.

—Oui, continua la jeune fille avec désespoir, elle est perdue, déshonorée, si vous l'abandonnez, si vous ne la secourez.... Mais vous viendrez à son aide, n'est-ce pas, monsieur? Je ne sais pourquoi, mais j'ai dans la pensée que vous n'aurez qu'à voir M. le comte pour obtenir aussitôt la grâce de la pauvre Clotilde, et vous ne nous refuserez pas cette démarche, vous qui êtes si bon!

Mais le chevalier ne l'écoutait pas, et encore sous le coup de la révélation qui venait de lui être faite, il murmurait peut-être sans s'en apercevoir, malgré ses habitudes de dissimulation:

—Il est donc vrai! c'était elle! Il a tout vu.

Hermance, préoccupée de l'imminence du danger pour son ancienne compagne, continuait ses prières et répétait avec des instances de plus en plus pressantes:

—Mais comprenez donc, monsieur le chevalier! il faut que vous vous hâtiez, ou il sera trop tard; j'ai vu déjà Antoine préparer la calèche pour le départ de Clotilde. Dans une heure elle sera partie! M. de Sivry est encore chez lui; allez le trouver; demandez-lui grâce pour elle....

A force d'entendre les mêmes choses, le chevalier sembla enfin sortir de la torpeur dans laquelle il était plongé. Les dernières paroles d'Hermance le frappèrent surtout vivement:

—Demander grâce pour elle! dit-il en se levant dans un trouble inexprimable; demander grâce au comte de Sivry, à cet homme de bronze et de granit, quand il la sait coupable, quand elle a profané sa maison! Non! non! ajouta-t-il en se promenant rapidement dans la chambre, il a raison! que justice soit faite... coupable! coupable!

—Mais si elle ne l'était pas! s'écria Hermance dans un élan de générosité plus puissant que toute sa prudence.

Le chevalier s'arrêta net et fixa sur Mlle de Sivry un regard de feu.

—Innocente! Clotilde! mais qui donc alors...

—Moi! dit Hermance en tombant à genoux devant lui.

—Vous, Hermance de Sivry! dit le chevalier à voix basse en s'approchant d'elle rapidement.

—Moi! répondit la jeune fille toujours prosternée et d'une voix entrecoupée de sanglots; vous savez tout... la nuit dernière... dans la

verre... Oh ! j'ai retenu vos terribles paroles !... " Il aime l'une, disiez-vous, il veut épouser l'autre." Vous ignoriez quelle était cette femme qui se déshonorait pour lui ? C'était celle qu'il n'aimait pas !

Le chevalier n'avait qu'une pensée :

— Clotilde ! pauvre Clotilde !

— Oh ! vous la sauvez, n'est-ce pas maintenant ? reprit Hermance en se relevant ; vous ne souffrirez pas qu'elle porte la peine de ma faute. Ecoutez, monsieur de Clermont, vous êtes mon seul soutien, mon seul défenseur.... Ce terrible aveu, je ne l'ai fait qu'à vous. Ma mère ne m'eût plus aimée, mon père me fait peur ! Ne trahissez pas ma confiance.... Sauvez Clotilde !

— Oh ! je la sauverai, je vous le jure, dit le chevalier avec transport.

Mais de ce moment : il commença à maîtriser l'exaltation qui s'était fait jour malgré lui pendant cette crise, et bientôt elle céda la place à sa froideur et à son calme accoutumés. Les sentiments tumultueux furent refoulés dans cette âme profonde, impassible à la surface.

— Ecoutez-moi, mademoiselle, dit-il en la prenant par la main et en la forçant doucement à se rasseoir, il m'importe pour secourir plus efficacement Mlle Clotilde sans vous nuire à vous-même, que je sache exactement ce qui s'est passé ? Répondez-moi donc avec sincérité ; la moindre erreur ou le moindre mensonge pourrait entraîner de grands malheurs pour vous, pour Clotilde, pour nous tous ? D'abord est-il vrai que vous aimiez M. Albert Latouche ?

— Hier, monsieur le chevalier, répondit Hermance avec confusion, j'aurais cru pouvoir vous dire que oui, aujourd'hui le doute est venu. Vos cruelles révélations de la nuit dernière m'ont éclairée sur mes véritables sentiments.... Peut-être la légèreté, l'étourderie d'une jeune fille gâtée par les flatteries ont pu me faire croire un moment.... Mais il ne m'aime pas, lui, j'en suis sûre, il aime Clotilde et Clotilde l'aime aussi.

— C'est bien, dit le chevalier d'un air pensif ; mais pouvez-vous m'assurer que c'était hier pour la première fois que ce jeune homme obtenait un rendez-vous ?

— C'était la première, monsieur, je vous le jure.

M. de Clermont réfléchit un moment :

— Le mal est moins grand peut-être, qu'il ne paraît, dit-il enfin après un silence ; peut-être n'y a-t-il au fond de tout ceci qu'une démarche imprudente dont les résultats ont été trop graves. Eh bien, j'essaierai de conjurer l'orage.... Je verrai M. le comte.

— A l'instant ! à l'instant même, n'est-ce pas monsieur le chevalier ?

— Vous ne savez pas, mademoiselle, dit M. de Clermont avec tristesse, à quel homme je vais demander cet acte de justice. Vous ne savez pas que si je n'employais certaines ressources que j'ai réservées pour une occasion solennelle, ni les prières ni les larmes du monde entier ne pourraient vaincre la volonté de ce terrible vieillard, quand il l'a exprimée une fois ! Priez Dieu, Hermance, que vous n'attiriez jamais sur vous ni la colère ni la haine de votre père !

— Vous me promettez du moins qu'il ne saura pas....

Au moment où Mlle de Sivry allait exiger du chevalier un profond secret sur la révélation qu'elle venait de lui faire, on frappa à la porte, et presque aussitôt la comtesse parut. Hermance se leva avec confusion, et sa mère lui demanda avec sévérité :

— Vous ici, Hermance ? Vous êtes venue ennuyer le chevalier de vos pleurnicheries ? Vous ne pouviez souffrir cette demoiselle quand vous étiez ensemble, et maintenant que vous allez vous séparer, vous voilà désolée. Il paraît, chevalier, continua-t-elle en se tournant du côté de M. de Clermont, que j'ai été prévenue et que je n'ai plus rien à vous apprendre au sujet de cette.... Clotilde.

— Je sais tout, madame, répondit le chevalier, en ouvrant la cassette qui était sur la table et en retirant un paquet cacheté qu'il plaça dans sa poche ; et que fait-elle maintenant, cette.... Clotilde ?

— Elle s'est enfermée dans sa chambre ; elle ne veut ni ouvrir ni répondre ; je crois qu'elle écrit. Eh bien ! chevalier, vous voyez que je ne m'étais pas trompée : c'est bien elle qui, la nuit dernière....

— Prenez garde, madame, dit le chevalier avec une intention secrète qui n'échappa pas à la comtesse ; vous devez comprendre mieux que personne combien d'injustes soupçons sont dangereux et font souffrir.... Ne vous hâtez pas de condamner Mlle Clotilde, et surtout veuillez l'empêcher de quitter le château avant mon retour

— Où donc allez-vous, chevalier ?

— Je me rends chez M. de Sivry, votre mari.

La comtesse recula d'un pas.

— Vous, s'écria-t-elle en le regardant fixement, vous chez le comte de Sivry, en tête-à-tête !... Vous avez donc perdu la mémoire, chevalier, ou la raison ?

— Ni l'une ni l'autre, madame, reprit Clermont avec gravité, car tout à l'heure je vais

avoir besoin de l'une et de l'autre ; mais vous, pendant cette entrevue qui sera plus importante que vous ne pensez, veuillez retenir Mlle Clotilde au château, je vous en prie expressément.

—Cela m'est impossible ! les ordres sont donnés par M. le comte lui-même, et vous savez qu'il n'est personne ici, pas même moi, qui ose contrevvenir à ses volontés.

Pendant cette conversation, le chevalier et les dames étaient sortis de la chambre et avaient gagné le grand escalier qui conduisait aux appartements du comte. Au moment de se séparer d'elle, M. de Clermont dit à voix basse à la comtesse :

—Si une injure était faite à Mlle Clotilde, ce serait sur moi qu'elle retomberait ! Si Mlle Clotilde quittait le château de Sivry, je le quitterais pour toujours aussi....

—Vous, chevalier ! Mais, je vous en supplie, expliquez-moi d'où vient cet étrange intérêt pour....

—Madame et mademoiselle de Sivry, dit chevalier d'un ton grave, faites des vœux pour que je parvienne à atteindre le cœur de votre mari, de votre père, car ce n'est pas seulement du sort de Mlle Clotilde qu'il s'agit, mais du vôtre et du mien.

En achevant ces mots, il s'inclina et s'éloigna rapidement.

[A CONTINUER.]

POESIE.

Le grand homme vaincu peut perdre en un instant
Sa gloire, son empire, et son trône éclatant,

Et sa couronne qu'on renie,

Tout, jusqu'à ce prestige à sa grandeur mêlé,

Qui faisait voir son front dans un ciel étoilé ;

Il garde toujours son génie !

Ainsi, quand la bataille enveloppe un drapeau,

Tout ce qui n'est qu'azur, écarlate, oripeau,

Frange d'or, tunique de soie,

Tombe sous la mitraille en un moment haché,

Et, lambeau par lambeau, s'en va comme arraché

Par le bec d'un oiseau de proie !

Et qu'importe ! à travers les cris, les pas, les voix,

Et la mêlée en feu qui sur tous à la fois

Fait tourner son horrible meule ?

Au plus haut de la hampe, orgueil des bataillons,

Où pendait cette pourpre envolée en haillons,

L'aigle de bronze reste seule !

VICTOR HUGO.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PLASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre *chelins* par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne, No. 6.

FRÉCHETTE & Cie.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.